

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Comme il était facile de le prévoir, la question du « bouffant » dans le costume surexcite au plus haut degré la curiosité des femmes. Les lettres pleuvent chaque jour entre nos mains depuis que nous en avons parlé, et les points d'interrogation se multiplient à l'infini : — « Comment prétendez-vous qu'il faille faire bouffer la jupe ? » — « D'après ce que vous dites, il faudra donc abandonner la jolie robe princesse?... » — « Je comprends, à la rigueur, un pouff modéré qui se soulève au milieu derrière ; est-ce de cette façon qu'on l'entend ? » — « Tâchez qu'on n'augmente pas les hanches d'une façon démesurée et surtout que le bouffant ne vienne pas jusque par devant... » — Etc., etc.

Nous allons répondre à tout le monde à la fois, et nous irons même, à ce propos, au-devant de ces questions qu'on ne nous a pas encore posées. Toutefois, il nous est impossible d'exprimer autre chose que des probabilités, les modes de la saison d'hiver n'étant jamais bien arrêtées avant le mois de septembre.

Ce qu'il y a de certain, à l'heure présente, c'est que toutes les maisons de couture sont d'accord sur le « bouffant ». Reste la disposition à prendre à son égard, et à décider le genre qui devra caractériser le nouveau costume ; c'est de ce côté qu'on est vraiment embarrassé, pour ne pas dire tout à fait perplexé. On a si grand'peur de faire « laid », quand on est habitué à voir de si jolies choses ! Dans tous les cas, nos grandes faiseuses ourdissent leur trame en silence, et le résultat de leurs ingénieuses combinaisons reste à l'état de mystère pour le profane. Mais nous ne sommes pas considérées comme en faisant partie, et, ayant partout nos grandes et nos petites entrées, nous en profitons largement pour le plus grand avantage de nos lectrices.

Donc nous signalerons d'abord un corsage à basque fendillée et dont la taille est démesurément longue. Un « bouffant » arrondi et léger, produit par la jupe, soulève gentiment les bandelettes de la basque et rappelle un peu le genre des haut-de-chausses que portaient les seigneurs de la cour du roi Henri III. La jupe

est plissée, et ce sont des fronces qui forment le « bouffant » à l'aide de cordons placés dessous. Il y a là une idée nouvelle, dont nous n'avons vu que l'ébauche, mais à laquelle on ne reprochera pas de manquer d'ingéniosité ; nous ajouterons que le modèle nous a semblé joli et d'une tournure élégante. — D'autre part, on nous a montré une robe manteau de cour, avec de véritables ailes de pigeon derrière les hanches. Cette disposition est produite

par l'ampleur des petits côtés, laquelle, ménagée à dessein, « pouffe » tout droit comme si elle était poussée par un ressort. Le milieu du dos reste plat et se réunit avec le bas des côtés pour constituer une longue traine carrée, bien drapée. Une écharpe orne le bas du devant de la jupe qui se détache du corsage. Celui-ci est également libre devant et dessine une longue pointe arrondie en sus d'une petite basque.

De ce qui précède, il résulte qu'on n'entend nullement changer la taille, mais l'allonger et l'amincir, et que le bas des jupes conservera, à peu de chose près, le caractère qui domine depuis un certain temps déjà. La basquine et la jaquette, ces deux vêtements de création nouvelle, ont, avec leurs longues basques, besoin d'être soutenues : c'est de là, sans doute, qu'est venue l'idée du « bouffant » auquel nous voilà condamnées ; à moins, cependant, qu'il ne soit dû au simple caprice d'une jolie femme un peu maigre... La mode, protectrice naturelle et éclairée de toutes les imperfections, est capable de

tant de complaisances !... Que celle-ci lui soit légère !

Il y a un nouveau chapeau rond, dit « à la fermière », qui obtient en ce moment beaucoup de succès. Sa forme avancée sur le devant de la tête coiffe bien, et la passe, relevée derrière, y est très-garnie. Des brides de ruban ou de velours se croisent devant la calotte et vont se nouer derrière en cache-peigne. Nous avons noté, dans ce genre, le modèle suivant : — Paillasson de teinte



P. N° 429. — TOILETTE DU MATIN POUR LES BAINS DE MER.  
Chapeau de M<sup>me</sup> Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

naturelle : la passe, doublée de velours noir, est ornée derrière d'un nœud aiguillette, formé par des brides de velours, et d'un piquet de roses rouges à demi ouvertes. Un nœud, de genre alsacien, en velours noir et satin rouge, orne le devant du chapeau.

On est revenu aux garnitures de mousseline avec dentelle blanche pour les chapeaux de campagne et de villes d'eaux ; ajoutons que certaines modistes se tirent à merveille de cette combinaison. Généralement la passe est doublée de velours, et la mousseline bouillonnée, coquillée avec une dentelle de valeur, est fixée par un piquet de fruits. Ceux-ci se présentent sous l'aspect de prunes, d'abricots, de petites pommes d'api ; l'illusion est complète et augmentée encore par un feuillage très-naturel, posé par branches qui semblent fraîchement coupées.

Quant aux fleurs qu'on porte le plus, il n'est qu'une chose que nous puissions affirmer : c'est que le choix en est laissé à l'initiative personnelle. Il nous est difficile, à nous qui vivons à Paris, de rien préciser à ce sujet, par ce temps d'Exposition universelle où les promeneurs appartiennent à tous les pays du monde, sauf Paris. Certes, le goût parisien n'est pas celui qui domine pour l'instant, dans notre bonne ville. Aussi, tout ce que nous croyons devoir dire, c'est que les marchandes de fleurs préconisent avec acharnement la rose et les gueules de loup.

Il y a une différence énorme entre la LINGERIE des grands bazars industriels, — où toutes les femmes se ruinent à force de « bons marchés », — et celle des maisons de lingerie spéciale. Ici tout est fait à la main, bien soigné, à points perlés, tous les « coins » proprement tournés, sans bouts de fil pendants et malpropres. C'est donc ici plutôt que là qu'il convient de s'adresser.

Nous n'en voulons pour preuve que la balayeuse, si élégante lorsqu'elle est bien conditionnée, tandis que dans le cas ordinaire ce n'est le plus souvent qu'une sorte de bande informe, tout de suite chiffonnée et salie. Une lingère qui se respecte ne propose jamais autre chose que la sous-jupe en mousseline, garnie d'un volant plissé, rehaussé de valenciennes ou de dentelle de Mirecourt. Toutes les femmes élégantes préfèrent la sous-jupe à la balayeuse, bien détrônée par ce fait. D'abord ce modèle se faufile beaucoup plus haut à l'envers de la robe, ce qui évite ces grands bâtis de fil de couleur qu'on aperçoit infailliblement sur les balayuses ordinaires, chaque fois qu'on relève la robe. Une sous-jupe bien soignée est garnie, en outre du volant traditionnel, d'un plissé coquillé et rehaussé de dentelle, qui forme un agréable froufrou.

Rien de plus à la mode aujourd'hui et de plus coquet que les nœuds de cravate de mousseline blanche à bords festonnés. C'est un mouchoir de poche, le plus souvent, qu'on emploie pour faire le nœud ; il y a, par conséquent, quatre pointes que l'on étage le plus capricieusement qu'on le peut ; après quoi, du milieu blanc et uni du mouchoir, on fait une sorte de coque plus ou moins volumineuse. Le genre veut que le feston soit à pointes très-aiguës et le tout brodé de coton de plusieurs couleurs (trois généralement). Vieil or, rose et bleu pâle ; caroubier, jaune serin et lilas ; violet, rose et crème : telles sont les combinaisons favorites.

On retrouve ce genre de feston au bord des matinées et peignoirs de zéphir en linon, à fines rayures ton sur ton, à carreaux ou à pois. Nous en avons même vu l'application sur un gracieux costume Louis XV en linon à carreaux bleu de Sèvres et blanc. Toute la garniture plissée était festonnée en dents aiguës et brodées de coton bleu (de deux tons), vieil or et rose, ces couleurs alternant avec chaque dent ; flots de ruban de satin assorti un peu partout.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 429.

TOILETTE DU MATIN POUR BAINS DE MER. — Mantille en tricot de laine bleu pâle, présentant l'aspect d'un mantelet par devant et celui d'une pèlerine fendue au milieu derrière, cette pèlerine formant des manches genre dolman. Une frange de laine mousse, imitant la plume, court sur tous les bords du vêtement, y compris ceux d'un capuchon qui retombe assez bas sur le dos. Un nœud de ruban de même ton marque le haut de la fente du dos. — Chapeau, genre cabriolet, en paille blanche ; la passe très-large, fait ombre sur le front, s'appuie contre l'oreille et ondule derrière. Une écharpe de gaze bleu pâle entoure la calotte ; elle est fixée dans le haut par un ruban de satin caroubier ; celui-ci se croise au bas de la calotte et revient se fixer sur les côtés pour se nouer ensuite sur la nuque. Piquet de roses sur le côté devant. — Prix du patron épinglé de la mantille : 2 francs.

G. N° 907.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de tissu fantaisie, en laine chinée bleu et gris et faille bleue. — Jupou à traîne, entouré de deux volants de faille plissée, avec balayeuse en mousseline dessous. La largeur du milieu, derrière, est assez ample pour former des draperies boursoufflées, ce qu'on obtient par une ampleur ménagée dans les coutures de côté. — Tablier pointu sur le devant, bordé d'une bande de faille et de franges grelots, de teintes assorties. Le tablier est relevé sur les côtés derrière ; ses plis se perdent dans les drapés de la jupe. Le corsage est à basque et simplement bordé de faille. — Long paletot (genre matinée) garni, au milieu du dos, d'un V formé de bandes de faille et dont la pointe touche presque au bas du vêtement. Cette garniture redescend sur les devants par deux lignes droites, qui laissent le milieu libre et l'encadrent ; cette partie est ornée de boutons corozo de même teinte que l'étoffe. Le bas du paletot est terminé par une bande de faille et des franges. Parement avec dépassants de faille au bas de la manche. — Lingerie en toile. — Chapeau de paille grise, bordé de perles d'or ; garniture de plumes et de ruban assortis au ton bleu de la toilette. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de casimir mastic et faille violette. — Devant de forme princesse, terminé par un volant plissé qui tourne au bas de la traîne. Boutons corozo sur le milieu, s'arrêtant à moitié de la longueur des devants. Ici commencent les draperies d'une écharpe de même étoffe, dont le bas, dentelé et bordé de faille, repose sur le plissé de la robe. Deux panneaux rapportés rayent les côtés ; ils sont bordés de faille et garnis de fausses boutonnières avec boutons, les unes et les autres posés en biais. Par derrière, le costume se compose d'un jupon avec traîne rapportée, et d'un dos à basques fendillées et bordées de faille. La traîne, outre son volant plissé, est garnie de deux biais de même étoffe, bordés de faille, et qui forment le bas des panneaux. La jupe proprement dite est dentelée, comme l'écharpe, et resserrée vers le milieu de sa hauteur par un nœud de faille. Le bas de la manche est orné d'un parement bordé de faille et garni de fausses boutonnières. — Lingerie plate en toile. — Chapeau à passe de paille et fond mou en gaze de soie violette. Guirlande de feuillage et de fruits de baie. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 924.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume court en zéphir quadrillé rose et blanc et même tissu de couleur bois uni. — Ce costume est de forme princesse, avec plastron en uni sur le devant ; le reste est en rose quadrillé, y compris un corselet disposé en gilet par-dessus le plastron. Boutons de nacre rosée. Deux volants plissés, surmontés de quatre têtes également plissées, entourent le bas de la robe ; le tout est formé des deux étoffes. Une écharpe de tissu quadrillé, bordée de plissés en uni, est drapée en biais sur le milieu du plastron ; elle est fixée au bas de la hanche par un nœud et se termine de même de l'autre côté. Une échelle de bouclettes de ruban rose orne le bas du plastron. Plissés à la manche et nœud de couleur bois. — Capote « à l'embéguinée » en paille anglaise ; nœud alsacien en ruban bois et touffe de fleurs des champs. Brides de même ruban et ruban rose. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume court en toile bleu marine. — Jupou tout bouillonné devant et poulffé derrière; deux lignes de broderie blanche le coupent dans sa longueur. Un flot de ruban bleu indique le milieu du bas de la jupe, qu'entourent deux volants; l'un de ces volants, plus petit que l'autre, est formé de boucles plates qui retombent sur une broderie blanche placée en dessous. — Corsage à plastron-gilet; deux bandes brodées encadrent ce plastron, et un double volant, semblable à celui de la jupe, suit le bord de la basque. Col rabattu, entouré de broderie, et parement découpé sur les manches; ce parement repose sur des bandes brodées. — Chapeau rond, en paille grise. Velours noir autour de la calotte et piquet d'oreilles d'ours sur le côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1537 C.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en zéphir rose. — Jupou à courte traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonoise de coupe princesse, avec le milieu du dos tout plissé, et formant du bas une largeur indépendante un peu poulffée. Un volant de broderie anglaise encadre toute cette partie du dos, y compris le bord inférieur. Un entre-deux de même broderie avec volant semblable forme le col rabattu et descend en ligne droite sur le milieu des devants; une garniture semblable entoure le bas du vêtement. Les manches sont garnies d'un plissé rose souligné par des broderies. — Lingerie en mousseline de l'Inde plissée. — Couronne de paille d'Italie, doublée de florence blanche; elle est entourée d'une guirlande de mauves roses, fermée derrière par un nœud de ruban de ton assorti. — Ombrelle rose doublée de blanc et entourée d'un volant de dentelle noire. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de toile bleu franc, pour petite fille de quatre à six ans. — Forme princesse, entourée d'un volant plissé que borde une bande blanche brodée. Une écharpe encadrée de broderie et coupée par un entre-deux assorti forme un large plissé au bas de la taille, qu'elle entoure; elle se termine derrière par un nœud. Deux lignes d'entre-deux ornent le devant et encadrent les petits boutons de nacre qui ferment le tout. Parement garni d'entre-deux et d'un volant de broderie au bas des manches. Large col marin tout brodé. — Chapeau de paille ondulée, genre Chinois, garni d'une couronne de bluets, avec ruban assorti. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de zéphir d'un gris violacé, à rayures blanches et bleu marine. — Jupou court, entouré d'un volant plissé. — Tunique (ou seconde jupe) formant un relevé « lavandière » sur le devant, avec pouff et pan retombant derrière. Un petit biais bleu marine dessine la tête d'un volant de broderie anglaise sur tous les bords du vêtement. — Corsage bébé, tout plissé devant et derrière, et monté sur un empiècement. Petite pèlerine de même étoffe, garnie comme la tunique de bandes bleues et de broderie, avec plissé bleu dans le haut. Le bas des manches est orné de même. Ceinture ronde en ruban bleu. — Lingerie de mousseline plissée. — Chapeau de paille anglaise, à passe baissée devant et relevée haut derrière. Doublure de soie blanche et ruche en pareil au bord. Ruban bleu marine autour de la calotte, avec large nœud derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1538 D.

Substituée à la gravure coloriée n° 1537 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1. Chapeau de bains de mer, en paille bleue. La garniture consiste en un foulard bleu plié en châte et drapé tout simplement autour de la calotte; les pointes retombent sur le devant et les deux extrémités flottent derrière. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brühnes et Bunt (rue Meyerbeer, 4).

2. Chapeau Biarritz, en paille de riz blanche. Un coulé de velours noir borde le dessous de la passe. Une plume blanche entoure la calotte; elle est fixée derrière par un piquet de roses rouges. Brides de velours noir. — Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24).

#### Description de la figurine coloriée L. n° 180.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et 4.

TOILETTE DE BAINS DE MER. — Costume de cachemire de l'Inde bleu militaire et faille caroubier. — Jupou de faille sans traîne, entouré d'un volant plissé de 40 centimètres de hauteur, lequel est en faille caroubier derrière. — Tablier de cachemire bleu à relevé « lavandière » et bordure de faille. Une largeur de cachemire, doublée de faille caroubier, part de la ceinture de taille, derrière, et revient sur elle-même se draper au point de départ en laissant apercevoir la doublure (genre manteau d'abbé Louis XV). — Corsage de cachemire avec empiècement dans le haut et plastron de faille caroubier plissée sur le devant et le dos; la taille est serrée par une ceinture caroubier. Les manches, froncées à l'entourure, forment deux bouffants resserrés par des brassards de faille rouge; le bas est terminé par un volant plissé. — Lingerie plissée. — Grand chapeau, genre *Gainsborough*, en paille anglaise, à passe très-enlevée et ondulée. Velours caroubier autour de la calotte, avec nœud fixant le bord de la passe. Une plume bleue part du devant du chapeau et forme panache dessus et derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

#### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> B. F..., A G... (SUISSE).

Les bas de soie varient de prix : on en trouve à partir de 3 francs; mais si l'on veut une belle qualité avec de nouvelles dispositions, il faut compter 12 francs la paire. Le bas de couleur est, en effet, le plus élégant de tous et l'on a la ressource du fil d'Écosse qui coûte un peu moins cher que la soie; il y a, toutefois, une observation à faire : c'est qu'il vaut infiniment mieux porter un modeste bas blanc qu'un bas de couleur qui formerait disparate avec le costume.

— M<sup>me</sup> BERTHE L..., A NEVERS.

Une toilette blanche est d'un grand luxe, quelles qu'en soient l'étoffe et la façon, car tout doit être à l'avenant : chapeau, lingerie, gants, chaussure, etc.; sans compter qu'on ne peut s'habiller ainsi à toute heure et dans tous les milieux. Une robe blanche n'arrive à propos que chez une femme dont la toilette est toujours bien suivie. Nous ne saurions, d'après cela, vous donner un conseil tout à fait formel. En tout cas, vous avez le choix entre le basin, la mousseline (simple ou brodée) et le barège, c'est ce qui se porte le plus.

— M<sup>me</sup> MARIE K..., AU CHATEAU DE F...

Le talon garni d'un cercle d'acier, d'or ou d'argent, outre le cachet d'élégance qu'il présente, offre encore un surcroît de solidité très-précieux pour la marche. Ce n'est donc pas un luxe inutile.

#### LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre : *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Prével, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente un type de costume court de ville, d'exposition ou de voyage.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire franco, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. G. ET FILS.

## CHAPEAUX, COIFFURES, LINGERIE (G. N° 900-11-22-30)

1. Capote de paille de riz blanche, avec bandeau de velours bleu pâle. Un piquet de roses thé à peine ouvertes couvre le haut de la passe; il est mélangé de feuillage vert tendre. Le ruban est bleu et rose et forme une traverse près des fleurs, puis un chou et les brides, en présentant alternativement ses deux faces. Un anneau d'argent retient les brides au bas de la passe, et un nœud cache-peigne recouvre le bavolet. — Modèle de M<sup>me</sup> A. Séguin (1, rue des Colonnes).

2. Chapeau *Daphné*, en copeaux ondulés, doublé de soie rouge cardinal. Piquet de marguerites des prés sur la calotte, et nœud de ruban assorti à la doublure avec longs bouts flottants. — Modèle de M<sup>me</sup> Esther (110, rue Richelieu).

3. Chapeau *Scala*, en paille de riz blanche. Draperie de ruban rose sur le devant. Un nœud de ruban violet se mêle au ruban rose sur le côté gauche; un piquet de roses et de pensées garnit le côté opposé. — Modèle de M<sup>me</sup> Esther.

4. Coiffure de soirée. — Cette coiffure est formée de coques et de grandes boucles ondulées, avec pouff bre-



1. CAPOTE DE PAILLE DE RIZ BLANCHE.

Modèle de M<sup>me</sup> A. SÉGUIN (1, rue des Colonnes).

ton sur le front. — Modèle de M<sup>me</sup> B. de Neuville 48, rue Neuve - des - Petits - Champs).

5. Peigne diadème, à boules d'or ou d'argent mat, pour le devant de la coiffure.

6. Coiffure de dîner. — Ce modèle de coiffure, qui sied particulièrement bien aux brunes, est formé de nattes et de marteaux, et se termine par un catogan. La coiffure est complétée sur le front par un pouff zéphyr. — Modèle de M<sup>me</sup> B. de Neuville.

NOTA. — Comme complément à ces coiffures, il faut, pour garnir le front, une fantaisie, — quelque chose de léger, — tel que des boucles, des ondulations naturelles ou des dents zéphyr.

2. CHAPEAU *Daphné*.

7. Robe anglaise pour bébé de trois ans. Elle est entièrement composée d'entre-deux à jours et de bandes brodées, qui alternent. Par derrière, la robe forme un petit jupon, et la taille est marquée par un entre-deux brodé qui entoure le devant. Une garniture semblable dessine un cœur sur le devant

André, et d'être mis tous les jours, par les *rabatteurs* que l'on utilise, sur des pistes de bibelots introuvables. Il faut encore être bon chasseur, c'est-à-dire ne choisir le gibier qu'à propos, s'y connaître assez pour n'être pas pris pour dupe, et Dieu sait si les vendeurs ne regardent pas comme pain

du corsage, dont une autre bande entoure le haut. Les épaulettes sont formées de même; des volants brodés suivent l'entournure ainsi que le décolleté. Le bas de la robe est garni de volants de broderie dentelée et de volants en pareil à la robe; ces volants sont posés en colimaçon et se terminent de côté sous un nœud de ruban cardinal. Nœud de ceinture en pareil derrière et cocarde au creux du corsage. — Modèle des grands magasins de la *Paix* (23, rue du Quatre-Septembre).

## ÉCHOS MONDAINS

Le beau monde, avide de villégiature, se fait de plus en plus rare à l'Exposition. Une des rares oasis où l'on se retrouve encore, c'est la salle consacrée à l'art rétrospectif. A la vérité, cet entassement de merveilles mérite bien de fixer les retardataires le long de ses vitrines féeriques. On en revient avec tout un cliquetis d'œuvres précieuses et de pierreries dans les oreilles, tout un miroitement d'or et de soie dans les yeux. On est ébloui, fasciné, subjugué.

Ce n'est pas tout, en effet, de s'appeler Rothschild, Camondo, Seillière,

3. CHAPEAU *Scala*.

béni de jeter de la poudre aux yeux des amateurs opulents. Il faut enfin, et c'est l'art suprême, quand on a réuni collections sur collections, leur donner un cadre digne d'elles, harmoniser les époques, assortir dans les pièces où l'on range ces merveilles les tapisseries, les tentures, les meubles avec les objets qu'on veut faire ressortir. Tout cela est de l'art, de l'art élevé, mais en même temps c'est une science dont il faut balbutier les éléments, pour ainsi dire, depuis le berceau.

— Si nous voulons retrouver les élégances mondaines qui font l'ornement habituel du vrai Paris, — lequel

énormément dansé. Il n'y a guère qu'au bord de la mer qu'on puisse en core se livrer à ce peu rafraichissant exercice.

Notons quelques dernières soirées parisiennes, qui empruntent à l'époque où nous nous trouvons un caractère d'intimité tout particulier.

Dans le bel hôtel du quai d'Orsay, M<sup>me</sup> Waddington a donné une soirée musicale à laquelle assistaient plusieurs membres du corps diplomatique, notamment lord Lyons, le baron de Beyens, le prince Philippe de Hohenzollern. Ce dernier a exécuté avec M<sup>me</sup> Waddington un duo qui a été fort applaudi.



5. PEIGNE DIADÈME.



4. COIFFURE DE SOIRÉE.

ne ressemble en rien à la ville envahie d'aujourd'hui, — il faut aller les chercher sur les plages normandes et dans les châteaux de province. Aussi, pour les femmes, la grande préoccupation actuelle, ce sont les robes de voyage : on les fait surtout en écossais à grands ou petits carreaux ; ceux où dominent le rouge et le vert sont préférés. On borde la jupe et le corsage d'une simple piquère, ou bien encore on orne le bas de petits volants, garnis d'une dentelle de Mirecourt.

Le monde diplomatique a commencé le mouvement d'émigration. Le prince Orloff s'est rendu au château de Belle-Fontaine, près de Fontainebleau, et ne doit revenir à Paris que pour inaugurer



6. COIFFURE DE DINER.

les concerts du Trocadéro, qui seront donnés par l'orchestre de l'Opéra de Saint-Petersbourg. Le comte de Moltke est à Deauville, dans la villa de la duchesse de Sesto. Le général Cialdini est parti pour les eaux, et le comte de Wimpfen est à Dieppe.

Beaucoup de monde au Havre, où ont eu lieu les régates. Les courses sont toujours exceptionnellement brillantes et constituent entre propriétaires anglais et français une véritable lutte internationale. Dans la tribune, dressée devant Frascati, se pressait un public très-élégant.

On avait, pour mieux voir, établi des chaises jusque sur les galets, et cela nous a donné occasion de remarquer combien, cette année, les souliers se portent pointus. Cette forme ne manque pas d'élégance, mais il faut se garder de l'exagérer, car nous finirons peu à peu par revenir au soulier à la poulaine, dont les petits maîtres du XIV<sup>e</sup> siècle attachaient le bout recourbé à leur ceinture par une chaîne d'or.

D'ailleurs, avec les robes un peu courtes devant et bouffantes sur les hanches, on va voir augmenter — s'il se peut — le luxe de la chaussure. Les bas de soie, à dessus brodés, ne suffisent plus ; nous avons vu à Frascati des bas à dessus de broderies de Valenciennes ou d'application de Bruxelles. Le soulier découvert, à brides de sabot, est en satin clair ou en étoffe pareille à la robe.

Le soir, grand bal, et, chose qui paraîtra peut-être extraordinaire, on a



7. ROBE ANGLAISE POUR BÉBÉ DE TROIS ANS.

Ce qui présente un cachet tout à fait original, ce sont les soirées cosmopolites que M<sup>me</sup> la comtesse de Lesseps continue d'offrir tous les jeudis dans ses beaux appartements de la rue Saint-Florentin. L'autre jeudi, d'ailleurs, on fêtait le mariage du fils de M. de Lesseps (M. Victor de Lesseps, secrétaire d'ambassade) avec M<sup>me</sup> veuve Nègreponte, née Sinadino.

Au milieu des notabilités françaises les plus considérables, on remarquait plusieurs chefs arabes, graves, impassibles, dans le majestueux costume national et portant sur leur burnous blanc la croix de la Légion d'honneur. Parmi eux, on nous a signalé le fameux Ben Tris, dont l'autorité s'étend sur plus de soixante villages, et qui est le véritable chef du désert. Leur calme faisait contraste avec l'animation d'une foule de hauts dignitaires de Chine, mandarins de 1<sup>re</sup> classe et portant sur le sommet de leur calotte le fameux bouton de cristal. Parmi eux, l'ambassadeur de Chine à Paris, vêtu d'une magnifique robe de soie bleu brochée, et portant au chapeau la longue queue de paon.

On a dansé, et ce n'a pas été le moindre étonnement de la soirée de voir tous ces Chinois valser et polker à l'européenne.

Parmi les personnes les plus remarquées, citons la comtesse de Lesseps, portant une robe princesse en gaze de Jérusalem et jais blanc ; M<sup>me</sup> Sinadino, jais noir et satin noir, etc.

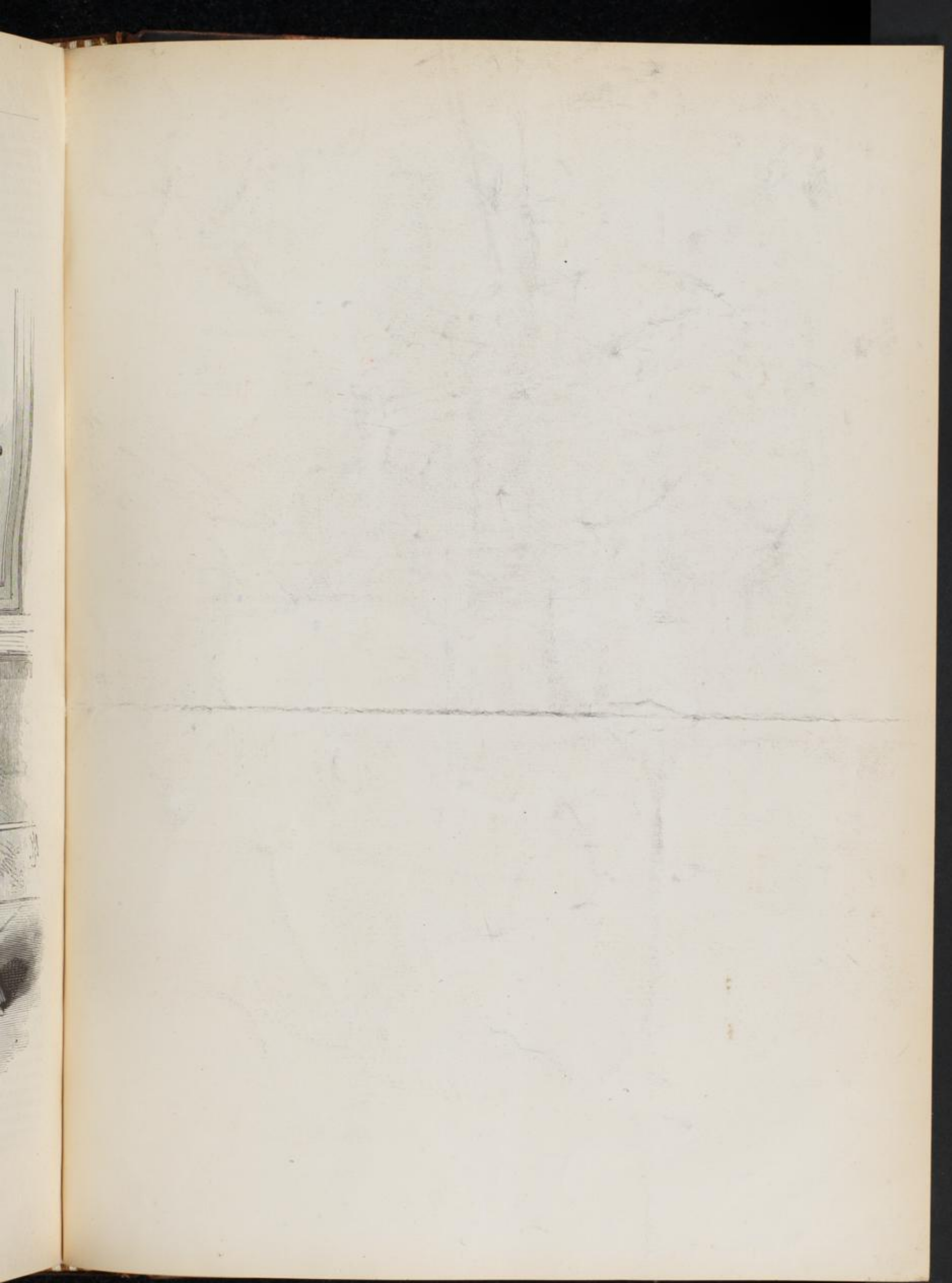
B. C.

PLANCHE G. N° 907. — DESCRIPTION, PAGE 374.



COSTUMES DE PROMENADE (DESSIN DE M. H. JANET).

Nouveaux costumes des Grands magasins du Coin de Rue (6 et 8, rue Montesquieu). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.





Imp. H. Lefevre. Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs  
L. N. 180.





A. Leroy sup. r. des Marais. 66.

*Jules David*

1537°

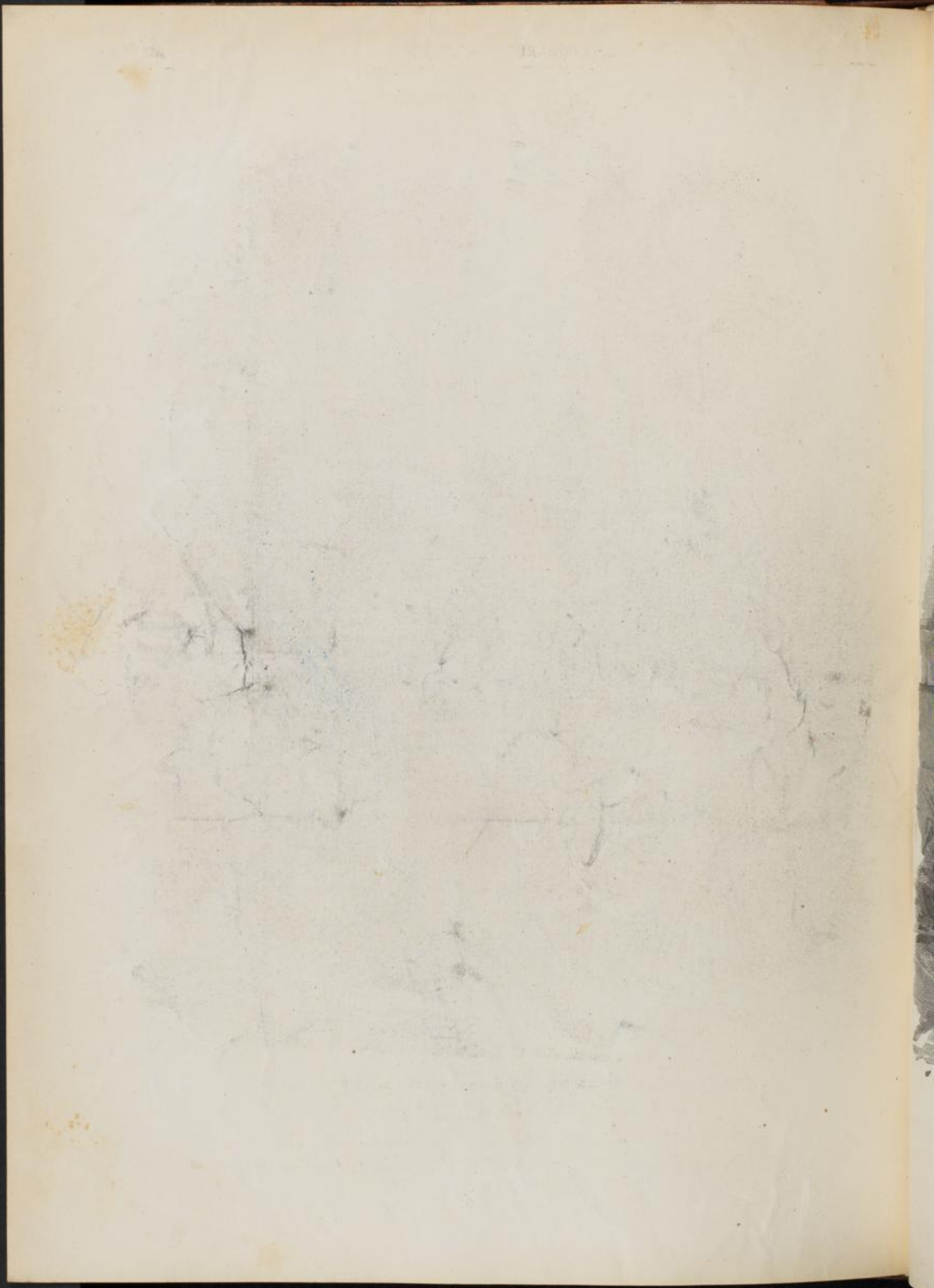
Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris.

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

Ettoffes et Nouveautés des Grands Magasins du Com de Rue, rue Montorgueil, 61 et 8.  
 Corsets de P. de Plument, s. Vivienne 33. Chaussures pour Dames de Poivret & C<sup>ie</sup> rue Montorgueil, 61.

Cartes et Stationers' Hall



COS

PLANCHE G. N° 924. — DESCRIPTION, PAGE 374



COSTUMES DE PROMENADE (DESSIN DE M<sup>LE</sup> E. PECQUEUR.)

Prix des patrons épinglés : 5 francs.

## CHIFFON

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Introduire le peuple dans cette demeure sacrée ! s'écria le premier ministre. Et pourquoi faire ?

— Pour le consulter, dit Tapedru en bourrant sa pipe une troisième fois.

— Cela ne s'est jamais fait, dit le premier ministre.

— Cela se fera, répliqua Tapedru.

— C'est le renversement de la monarchie.

— Ça, dit le vieillard, c'est bien possible.

— Mais si la monarchie est renversée ?

— Eh bien, on la relèvera.

— Vous en parlez à l'aise, seigneur Tapedru, dit le premier ministre, mais une monarchie à bas ne se relève pas facilement.

— Ça m'est égal.

— Voyons, dit le premier ministre d'un air insinuant (en même temps il baissa la voix), si l'on vous donnait un million de ducats, l'affaire ne pourrait-elle pas s'arranger à l'amiable?... Hein ? qu'en dites-vous?... Rendez-nous Massakran. Je vous ferai compter les ducats avant une heure, et je vous donnerai un sauf-conduit et une escorte pour protéger votre départ.

Tapedru parut réfléchir un instant.

— Approchez-vous, dit-il, et parlez plus haut. J'ai l'oreille un peu dure.

Le premier ministre s'approcha et répéta sa proposition ; mais pendant qu'il parlait, il eut le malheur de se trouver à portée de Tapedru, qui lui donna un tel coup de bâton que le noble seigneur en eut les reins à demi fracassés et s'enfuit en poussant des cris lamentables.

— Vieux coquin ! vieux filou ! dit Tapedru, me prends-tu pour un misérable drôle de ton espèce ? Vas-tu essayer de me corrompre ?

Puis, élevant la voix, il répéta d'un ton de commandement :

— Faites entrer le peuple !

Cette fois, on vit bien qu'il fallait obéir, et l'on alla ouvrir les portes du palais, derrière lesquelles dix-huit cent mille des principaux citoyens de la capitale attendaient, bouche béante, ce qui serait décidé de leur sort.

Un grand flot d'hommes, de femmes et d'enfants se précipita sur la terrasse, couvrit les gazons du parc, s'assit sur les parapets, arracha les branches des arbres, coupa les fleurs, cueillit les fruits, grimpa sur les arbres, cassa les branches, renversa les statues, brisa les vases de bronze, se précipita dans les pièces d'eau, poussa des cris affreux, aigus, sourds, perçants, inimitables, et finit par se ranger autour (et à quelque distance) du groupe formé par Tapedru, Chiffon, Coco, le roi et le pauvre Massakran, prince lamentable.

Il y eut un assez long silence, pendant lequel Coco, toujours couché sur sa victime, reçut la jatte de crème que Tournapoint était allé chercher. Mais, avant d'y porter la langue, il fit signe à Chiffon d'y goûter la première ; ce qu'elle ne refusa pas, car elle était fort altérée par toutes les aventures et les émotions qu'elle avait subies depuis le matin.

Elle prit donc la jatte à deux mains, sourit gracieusement à Coco pour le remercier de sa générosité, but à peu près le tiers de la crème, trempa l'index de la main droite dans la jatte, et le promena délicatement autour du museau de Coco que cette politesse mit au comble du bonheur, et qui, sans faire aucune cérémonie, enleva la jatte avec ses deux pattes de devant comme il avait vu faire à Chiffon, la vida d'un trait, la posa doucement à terre, car il ne faut rien casser quand on est soigneux, et de la patte se frotta gaiement la poitrine pour marquer sa juste satisfaction.

## XIV

Tout le peuple regardait ce manège avec l'attention la plus vive, et quelques-uns criaient déjà : Vive Coco ! vive Chiffon !

Tapedru prit alors la parole et dit :

— Braves gens, de tous états, je veux vous apprendre une nouvelle. A quatre heures, vous aviez un roi, — celui-ci, — (et il désigna du doigt le roi légitime). A cinq heures, vous en aviez deux ; celui-ci et celui-là (il désignait Massakran), le légitime que voici, et l'usurpateur que voilà. Maintenant, vous n'en avez plus du tout, car ils sont détronés tous deux, le premier par le second, et le second par moi. Si j'étais aussi fou que ces deux-là, je pourrais essayer de prendre leur place, et, en payant bien, j'y réussis ; mais régner m'ennuie. Vous donc, voyez ce qui vous convient le mieux. Préférez-vous l'ancien, qui est un peu niais, mais assez bon enfant en somme, ou le nouveau, ce Massakran, qui est méchant comme un diable, mais qui vous fera si grand-peur que vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer ; ou préférez-vous n'avoir pas de roi du tout ?

— Nous préférons que tu régnes sur nous ! cria le peuple.

— Vous n'êtes pas dégoûtés, dit Tapedru. Un roi de mon espèce ne se trouve point dans le pas d'une mule.

— Eh bien ! cria le peuple, accepte et sois notre souverain sous le nom de Tapedru I<sup>er</sup> !

A ce cri, Tournapoint alla chercher la couronne d'or enrichie de diamants que Massakran avait laissé tomber à terre. Il se prosterna, la ramassa d'un air de respect inexprimable, s'agenouilla de nouveau et la présenta au vieillard.

Mais celui-ci, d'un revers de son bâton, la fit sauter en l'air à une hauteur de plus de cinquante pieds d'où elle retomba sur le parapet et rebondit sur le sable. Tournapoint s'empressa de la ramasser, de la frotter et de l'essuyer avec la manche de son pourpoint de soie.

— Alors, choisis-nous toi-même un roi, cria le peuple.

— Eh bien ! prenez l'ancien, dit Tapedru, quoique, pour ma part, je sois tout prêt à faire tirer l'ancien et le nouveau au doigt mouillé.

— Oui, oui, vive le roi ! Vive le roi légitime ! Vive notre monarque bien-aimé ! cria Tournapoint qui vit que la cause de Massakran était décidément perdue.

Tout le peuple cria : « Vive le roi ! » après Tournapoint, parce qu'on aime toujours à crier : Vive quelqu'un ou vive quelque chose ! quand on est dix-huit cent mille sur une place publique et qu'on n'a rien de mieux à faire.

En un clin d'œil l'affaire fut bâclée ! Les cavaliers de Massakran ne furent pas les derniers à reconnaître l'ancien roi. Les courtisans se prosternèrent devant lui. Les dames d'honneur s'avancèrent pour lui baiser la main. Tout le monde versait des larmes de joie. On s'embrassait, on se félicitait. Le roi, se voyant rétabli sur son trône, reprit le manteau royal, se coiffa de la couronne, s'avança d'un air majestueux, en faisant le gros dos, appuya son bras familièrement sur l'épaule du vieux Tapedru, comme Henri IV faisait avec Sully, et dit :

— Messieurs, voici mon meilleur ami, le bon vieillard à qui je dois tout.

Et il mit tant de noblesse dans cette phrase si courte, une si royale condescendance, une bonté si touchante, un accent si pénétré qu'il crut avoir fait le plus grand honneur à Tapedru, et que celui-ci lui garderait une reconnaissance éternelle ; mais il fut bien étonné quand le vieillard, se dégageant, lui dit assez crûment :

— Tu ne me dois rien du tout, majesté.

— Comment ! s'écria le roi stupéfait.

— Absolument rien, reprit Tapedru. Si je te préfère à Massakran, c'est parce qu'il a voulu tuer Chiffon.

— Enfin, dit le roi, si tu ne veux pas de ma reconnaissance, au moins ne refuseras-tu pas mes bienfaits.

— Tes bienfaits! répliqua Tapedru. Lequel de nous deux est l'obligé de l'autre? Sans moi, Massakran t'aurait coupé la tête.

— A propos, dit le roi à qui ce sujet de conversation commençait à déplaire, si je faisais couper la sienne? Qu'en dis-tu?

— C'est une bonne idée, dit le grand écuyer qui venait de rentrer et cria: vive le roi! plus fort que tous les autres.

— Une idée vraiment royale! dit Tournapoint.

Alors Massakran commença à gémir et à demander grâce. La reine douairière se jeta au cou du roi, qui demeura inflexible. Il tira son cimeterre à lame de Damas, fit apporter Massakran sur le billot, et donna l'ordre à deux cavaliers de lui couper la tête.

Chiffon poussa un cri d'horreur.

Tout à coup Tapedru étendit son bâton entre les exécuteurs et Massakran, et dit:

— Laissez cet homme. Il est à moi.

— Que dis-tu là? s'écria le roi en colère. Veux-tu sauver la vie de ce misérable?

— Je veux, dit Tapedru, tenir ma parole. Si les cavaliers de Massakran ne m'ont pas égorgé tout à l'heure comme ils pouvaient le faire, c'est à la condition tacite que j'épargnerais leur chef. Maintenant le danger est passé, mais je reste engagé comme auparavant.

— Je n'entre pas dans ces raisons, dit le roi rouge de colère, je suis maître chez moi, je veux qu'on m'obéisse. Gardes, décapitez-moi Massakran, *hic et nunc*.

— Tu n'en feras rien, dit Tapedru.

— Vous vous méconnaîsez, mon cher, dit le roi avec hauteur.

— Sire, dit Chiffon d'une voix conciliante, de grâce, par pitié...

— Massakran sera décapité, interrompit le roi, ou je consens à perdre ma couronne.

Le vieux Tapedru le regarda de ses yeux profonds, et dit:

— Après tout, cela te regarde. Je serais bien sot de m'occuper de toi davantage... Viens, Chiffon.

A ces mots, le roi, stupéfait, l'arrêta par le bras.

— Où vas-tu? demanda-t-il.

— C'est mon affaire, répondit Tapedru. Je suis venu dans ma barque avec Coco pour chercher Chiffon. Nous avons Chiffon, nous rentrons à la maison... Viens, mon enfant.

Chiffon ne répondit pas. Elle était moins pressée de partir que son grand-père.

— Mais que ferai-je sans toi? demanda le roi.

— Tout ce qu'il te plaira, répondit Tapedru.

— Et si je te priais de rester?

— Tu perdras ton temps et ta peine... Viens Chiffon.

Elle poussa un léger soupir et dit à son tour:

— Allons, Coco, rentrons à la maison.

L'ours se leva gracieusement sur ses pattes de derrière et se mit en devoir de la suivre.

Ils avaient déjà descendu tous trois les premières marches de l'escalier, lorsque le roi qui les regardait d'un air consterné prit enfin son parti, et, s'accoudant sur la balustrade, appela Tapedru.

Le vieillard ne se retourna pas et continua de descendre.

— Chiffon! dit alors le roi.

Chiffon se retourna.

— Que me voulez-vous, Majesté?

— Je veux parler à ton grand-père, et lui dire que sa volonté sera faite. J'épargnerai la vie de Massakran.

Chiffon se hâta de rappeler Tapedru et de l'informer des bonnes dispositions du roi.

— Eh bien, après? demanda le vieillard.

— Après? cria le roi. Il me semble, puisque je fais toutes tes volontés, que tu peux bien faire la mienne pour un instant et souper avec moi.

— Je rentrerais trop tard au logis, dit Tapedru. Ce sera pour une autre fois.

— Précisément, répliqua le roi. La nuit vient. Tu seras forcé de passer la nuit dans les bois. C'est dangereux à cause des bêtes féroces.

— Ça, c'est vrai, interrompit Chiffon. Notre montagne est pleine d'ours, de loups, de lions et de tigres, qui sortent surtout la nuit pour aller boire à la rivière, et qui me font une peur terrible.

— Enfin, tu veux rester ce soir, dit Tapedru. Eh bien, soit. Nous partirons demain.

— Et, d'ailleurs, dit le roi d'un air imposant, j'ai promis à Chiffon de l'épouser et je l'épouserai. Un grand roi n'a que sa parole.

— Quant à ça, répliqua le vieillard, choqué de cet air de condescendance majestueuse, je t'en dispense et je te rends ta parole.

Ici Chiffon se mordit les lèvres. Peut-être avait-elle sur ce point d'autres pensées que son grand-père.

— Chiffon, rends-lui sa parole, continua Tapedru.

Elle se fit un peu prier, mais elle obéit.

— Chiffon, dit le roi, tu la rends, mais je ne la reprends pas. Au reste, nous avons le temps d'en causer plus à l'aise, ce soir ou demain.

Cette parole parut un peu froide à Chiffon, qui était naturellement glorieuse; elle s'en contenta néanmoins, faute de mieux.

## XV

Deux heures après, un peuple innombrable répandu par toute la ville poussait des acclamations en l'honneur du roi, du sage Tapedru, de la belle Chiffon, qui (disait-on) devait être bientôt reine, et de Coco, dont la prudence, la beauté, la gravité, la force, les manières nobles et gracieuses avaient gagné tous les cœurs.

Le bruit courait même (tant son apparition subite avait étonné tous les assistants) qu'il y avait un peu de magie blanche dans son affaire. En quoi l'on se trompait. Coco était arrivé fort à propos pour sauver Chiffon et changer le destin de la monarchie, mais il n'était envoyé ni du ciel ni de l'enfer. Au reste, il ne cherchait pas à s'en faire accroire et s'assit modestement à la droite de Chiffon, lorsqu'à la prière du roi elle s'assit en face de Sa Majesté pour le souper.

Chiffon voulut en vain se défendre de cet honneur. Le roi jura qu'il ne souperait pas si elle refusait de lui faire face.

— Qui veux-tu mettre à cette place? dit-il. Massakran est en prison pour le reste de ses jours. Sa mère, qui ne vaut pas mieux que lui, est enfermée dans un couvent, et j'empêcherai bien qu'elle en sorte. Mon premier ministre est un traître que je vais envoyer aux galères. Mon grand écuyer n'est arrivé qu'après la bataille, quand je n'avais plus besoin de lui. Mon grand juge...

— Il paraît, dit Tapedru, que tu vois habituellement une société...

— Fort mélangée, oui, mon ami, continua le roi.

— Au contraire, dit Tapedru, elle ne me paraît pas mélangée du tout. Ce sont tous de parfaites canailles.

— Hélas! dit le roi, ce sont les vieux serviteurs du feu roi mon père.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Tapedru, je bois à ta santé.

— Et moi à celle de Chiffon.

On but largement. Le vin était bon. La cave était bien garnie. Le roi était content, comme on peut l'imaginer, d'avoir recouvré ses États une heure après les avoir perdus. Il faisait mille compliments à Chiffon, qui mouillait à peine ses lèvres d'un vin exquis de Schiraz fortement étendu d'eau et qui faisait de son côté mille agaceries à Coco.

Celui-ci, tout entier à son affaire, ne perdait pas un coup de dent ni un verre de vin. La serviette nouée autour du menton

comme un chapelier qui va se faire la barbe, il s'offrit à lui-même d'énormes tranches de pain blanc que Chiffon recouvrait soigneusement de beurre frais et arrosait de citron.

Un peu plus tard, il avala dix-huit douzaines d'huîtres de Marennes, que suivirent bientôt quinze autres douzaines d'huîtres d'Ostende.

Voyant cet appétit généreux, le maître d'hôtel, à la demande de Chiffon, entassa sur l'assiette de Coco les sauces les plus exquises, les poissons les plus recherchés (car, s'il n'aimait pas la viande, il avait un faible pour le poisson), les fruits les plus savoureux, les crèmes et les confitures les plus sucrées, les pâtisseries les plus délicates.

Il arrosa le tout d'un falerne qui avait été mis en bouteille (je veux dire en amphore) au temps du consul Plancus, fameux buveur de Rome, et scellé du sceau de ce vertueux magistrat.

Après quoi, il se renversa en arrière sur sa chaise, ferma les yeux à demi, soit pour réfléchir, soit pour digérer, — probablement pour faire l'un et l'autre à la fois, — et parut pour quelques instants fort éloigné des soucis de ce monde sublunaire.

Cependant il ne perdait pas de vue un seul des mouvements des convives et des domestiques qui faisaient le service.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite au prochain numéro.)

## LA MÈRE MORIEU

On a fort remarqué au Salon de peinture de cette année deux tableaux de M. Ribot : *la Mère Morieu* et *la Comptabilité*. Le premier surtout a plu aux connaisseurs par l'extraordinaire sincérité de l'impression : impossible de ne point saluer là l'œuvre d'un maître.

C'est, ainsi que l'a très-bien dit M. Paul Mantz, « l'image, évidemment parlante, d'une vieille paysanne rustiquement coiffée et prise sur le vif dans les sécheresses de sa maigreur définitive. Mais cette ruine est plus solide que bien des édifices nouveaux. La bouche est serrée, le teint a perdu sa fleur, et pourtant la vie éclate, intense et profonde, dans le clair regard de ces yeux d'un bleu gris. Il est certain que la mère Morieu est bien telle que l'artiste l'a représentée. On n'invente pas une physionomie aussi nettement écrite. »

Un de nos plus sympathiques confrères, le chroniqueur du *Temps*, a eu l'idée d'aller demander au peintre lui-même si le tableau de la *Mère Morieu* était une conception née dans son cerveau d'artiste, ou bien l'expression d'une réalité vivante. La réponse ne pouvait pas être douteuse. On n'invente pas des traits aussi saisissants, un visage aussi parlant.

La mère Morieu existe, en effet; elle a mené une vie accidentée, semblable à celle de ces braves femmes de pêcheurs que Victor Hugo a immortalisées dans ses *Pauvres gens* de la *Légende des siècles*. M. Ribot ayant bien voulu raconter cette histoire à notre confrère, celui-ci, profondément ému, le pria de lui en écrire le récit. Mais les grands artistes sont modestes. « J'ai pour outil le pinceau, répondit M. Ribot, vous avez la plume : mon histoire vous appartient. »

Heureusement notre confrère n'en voulut point démordre : il sait qu'on ne raconte bien que ce qu'on a ressenti soi-même. Le récit de la mère Morieu avait été consacré à charmer les loisirs de la pose : elle avait conté ses aventures, tandis que le peintre, tout en l'écoutant, inscrivait sur la toile les traits caractéristiques de son visage... M. Ribot finit par se laisser convaincre, et c'est l'histoire de la mère Morieu, écrite de sa main, que nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire aujourd'hui, d'après le *Temps*.

Robert HYENNE.

## LA MARIE-HENRY

HOT-25

Vers l'année 1825, on comptait déjà, dans le petit bassin de Trouville, une vingtaine de barques pontées, montées par d'intrépides pêcheurs. Ces barques, solidement construites et bien grées, étaient munies de longs *chaluts* soigneusement faits par les femmes du pays; leurs murailles étaient épaisses et elles pouvaient aller dans les mers éloignées. L'une d'elles était remarquable par sa grande proportion, sa propreté et le souci que le patron avait mis à l'*habiller*; des raies rouges et bleues avaient été délicatement peintes sur les flancs de ce petit navire; de longs filets pendaient avec ordre au grand mât, et de vastes voiles, sur lesquelles on avait tracé à l'encre ces grosses lettres : **HOT-25**, séchaient au soleil les jours de repos.

Un dimanche, quelques heures avant la fin du jour, la barque *Hot-25*, coquettement parée, fut hâlée du petit port à la mer par les femmes des pêcheurs. Le patron tenait la barre de sa large main gantée; la face colorée du maître était pleine de sécurité. Cependant on avait pu entendre sa femme lui adresser de vifs reproches sur son extraordinaire détermination de prendre la mer le jour du Seigneur.

Soit que le patron eût pressenti une bonne pêche, après un examen d'une incroyable précision du ciel et des eaux, soit tout autre motif, il avait résisté aux sollicitations de sa compagne. C'est après l'avoir tendrement embrassée et serré ses chers petits enfants sur son cœur, que la barque partit, rasant les vieilles balises, se dirigeant rapidement vers le large.

Avec le patron, quatre vigoureux matelots et un petit mousse formaient le personnel du vaillant bateau. Il était vaillant, en effet, ce bon bateau! Aussitôt le chenal bordé de pieux noirs passé, il bondissait sur les vagues, comme si aucun danger ne pouvait l'atteindre. Les énormes paquets de mer qui parfois fondaient sur lui semblaient impuissants à l'entamer ou à paralyser sa marche rapide.

Ce soir-là, les femmes des pêcheurs restèrent accroupies sur le sable des *noes*, suivant des yeux un petit point se détachant en vigueur sur l'expirante lueur du jour. Quand tout disparut dans l'obscurité, elles regagnèrent leurs modestes logis.

De son côté, le patron, après avoir jeté un regard paternel et scrupuleux sur ses matelots, sur le bon état et la fière tenue de sa barque, vit la côte, qui recérait ce qu'il avait de plus cher au monde, noircir de plus en plus, puis s'effacer. Toute forme humaine avait disparu dans la pénombre.

Pendant la nuit, la barque, toutes voiles au vent, avait marché comme un diable enragé : on eût pu la croire affolée... Au petit jour, elle était proche de la côte anglaise.

La montre de l'embarcation venait de marquer huit heures du matin. Le patron, jugeant qu'il était arrivé au but de son voyage, fit commencer la pêche, qui continua sans relâche.

Le grand chalut fut jeté à la mer, traîné et retiré sans interruption. Le soir, les poissons grouillaient sur le pont, comme les coquillages sur les plages. Le soleil s'était couché derrière de lourdes bandes noires. Le petit mousse faisait cuire des *rouges* au cidre sur le poêle de l'espèce de cabine où les pêcheurs cuisinent, mangent, jouent et dorment.

Une modeste montre marine, sorte d'oignon, une image de la Vierge, patronne de l'embarcation, des harils de cidre et d'eau, des paquets de chandelles en *queues de rat* et des oignons en bottes étaient les seuls ornements de la barque. Un gros chat, habitué à la mer, qui portait le nom de « Capitaine-Salé », était pelotonné sur un banc de la cabine. Près de la barre, une petite boussole était éclairée, la nuit, par une mince chandelle solidement plantée dans une lanterne dont les verres avaient été remplacés par des cornes transparentes.

« Femme, pensait en ce moment le patron, je te disais un soir, en te montrant le ciel : Quand l'étoile remouque la lune, il fait beau temps à la *mé* pour prendre du *pesson*. Si tu étais là, femme, tu verrais bien que l'étoile a raison ; nous avons déjà du *pesson*, beaucoup de *pesson*... et nos enfants pourront aller à l'école ! »

La pêche réussissait à merveille ; les paniers à oreilles étaient comblés.

Au commencement de la troisième nuit, les chaluts furent amarrés. Le patron, jugeant sans doute sa pêche suffisante, donna l'ordre du retour. Le vent soufflait nord-ouest ; tout annonçait que la nuit serait rude ; mais ce vent, favorable au retour, laissait espérer qu'il pourrait s'effectuer rapidement. Vers deux heures, le vent sauta à l'ouest en augmentant considérablement. A quatre heures, il n'était plus douteux qu'une tempête éclatait.

— Garçons, *la mé brûle comme un taurieau ! Il vente sans raison !* cria le patron ; soyons prêts à parer ! Descends, mon *pauvre-ti* mousse ; le temps est trop dur pour *toi*, et dors si tu peux !...

De ce moment, la voix de l'intrépide chef ne s'entendit plus ; les éléments sauvages la dominaient. Les cordages, raidis par les poudrins qui se détachaient du sommet de gigantesques vagues, rendaient des sifflements de différentes natures ; le grand mât craquait dans les charpentes qui l'emprisonnaient ; les vagues s'entre-brisaient ; la pluie tombait à torrents. Dans cet infernal mugissement, les hommes pouvaient se croire muets.

Le bateau se cabrait comme un cheval et retombait dans un gouffre. Les lames atteignaient la hauteur des peupliers qui bordent les rivières, et l'espace, de vague à vague, semblait devoir être égal aux largeurs des vallées.

En ce moment, ces hommes intrépides comprirent que tous pourraient être perdus ! Après avoir fait, par cet horrible temps, tout ce qui était humainement possible, le maître, solidement amarré au gouvernail, et les hommes cramponnés aux manœuvres, attendaient avec courage l'instant suprême où ils pouvaient peut-être aller dormir pour l'éternité sous ces déchainements diaboliques !

Depuis le départ des pêcheurs, on n'avait rien appris sur leur sort ; cependant le bruit se répandait à Trouville que de nombreuses barques avaient sombré. Des voyageurs racontaient que des épaves avaient été recueillies sur des plages voisines. Bien que ces dires eussent été soigneusement cachés aux femmes dont les maris avaient pris la mer avant la tempête, quelques indiscretions néanmoins arrivèrent aux oreilles de ces malheureuses épouses.

La *Marie-Henry*, **HOT-25**, était du nombre des barques non rentrées. Était-elle perdue avec son équipage ? On n'osait le dire, à cause de sa bonne construction, de son habile patron et des hommes qui la montaient ; mais on le croyait généralement. Les femmes conservaient-elles encore quelque espoir ? Qui aurait pu l'affirmer ? On les voyait cependant s'assembler le long des *noes*, interrogeant d'un œil rougi par les larmes la ligne horizontale où la mer semble toucher au ciel.

Parfois, les flots apportaient des varechs et des paquets d'herbes marines arrachés par le gros temps. Parmi les épaves rendues par la mer, ce fut un petit morceau de bois carré, brûlé à une extrémité, qui attira l'attention des malheureuses femmes. Il fut examiné en tous sens. Elles craignaient sans doute d'y reconnaître une des nombreuses pièces de la barque qui portait leurs hommes.

Rien, ce soir-là, ne vint rassurer ces pauvres créatures. Elles rentrèrent chez elles convaincues que tout espoir était vain désormais et que leurs époux avaient péri dans l'impitoyable Océan. Toutes enveloppèrent, presque entièrement, leurs bonnets de coton de mouchoirs noirs, en signe de deuil. Quelques-unes firent brûler des cierges à la chapelle des matelots, regardant avec anxiété si les flammes vacillaient. Suivant la croyance générale des gens de mer, les flammes mornes annoncent impla-

cablement que la vie s'est retirée de l'être auquel on s'intéresse.

Un étranger, venu du Havre, raconta à la femme du patron qu'une barque était entrée dans ce port, chargée d'une forte quantité de poisson qui avait été très-bien vendu ; que cette embarcation ne pouvait être que celle de son mari ; qu'il lui semblait avoir reconnu...

— Qui vous donne, *homme de terre*, la mauvaise pensée de venir ainsi vous jouer du malheur?... Ce n'est plus un mystère pour personne que nos hommes aient péri... Vous devez voir mon deuil!... Allez porter vos consolations autre part, et ne persistez plus à me donner un espoir que, désormais, hélas ! je ne puis plus avoir !

La fin du huitième jour était proche ; la marée montait encore ; c'était le moment où les barques pouvaient entrer dans le port. Les femmes de la *Marie-Henry* étaient venues de nouveau le long de l'étroit chenal, espérant recueillir quelques renseignements près des *hommes de mer* dont les bateaux revenaient les uns après les autres.

Rien n'était venu de la mer, ni nouvelles, ni épaves... On ne doutait plus de la perte des infortunés pêcheurs !

Les malheureuses rentrèrent chez elles, répandirent d'abondantes larmes, embrassèrent leurs petits, les seuls êtres humains qui pussent désormais les attacher à la vie !

Deux d'entre elles restèrent accroupies le long des *noes*.

La femme du patron prit ses enfants par la main, gravit la côte et, toute brisée, arriva à l'endroit le plus élevé, près du chemin de Honfleur, d'où, tant de fois, elle avait vu la barque de son brave mari, soit qu'elle rentrât au port, soit qu'elle prit le large.

La pauvre femme regardait la mer à la dernière lueur du jour, cherchant à l'horizon la voile qu'elle connaissait si bien, explorant de droite à gauche l'immense plaine liquide. Hélas ! son œil ne vit point ce qu'il y cherchait.

La *Morieu*, — c'était son nom, — retomba dans sa douleur, répandant des torrents de larmes. Les petits aussi pleuraient amèrement leur père !

Folle de désespoir, elle se mit à crier : « *Morieu!*... » C'était peut-être le dernier espoir de son cœur brisé. Les enfants criaient aussi, mais les trois voix, dispersées par le vent, se perdaient à quelques centaines de pas de la falaise.

La femme tomba sur le bord du chemin, sans pouvoir articuler un suprême appel.

— Crie, dit-elle à son fils aîné ; crie, mon *pauvre-ti*, le ciel entendra ta mignonne voix.

L'enfant mit ses petites mains tremblantes à ses joues, et cria de toutes ses forces :

— *Morieu!*... Eh ! *Mo...rieu!*

La voix se perdit dans l'espace.

— Appelle, mon *pauvre-ti*, appelle !

— Eh ! *Morieu!*...

— Crie encore, mon *ti* bonhomme...

Et l'enfant cria de nouveau :

— Eh ! *Mo...ri...eu!*

Il s'affaissa, épuisé.

— Allons ! *pauvre-ti!* Dieu l'entendra peut-être ; appelle une dernière fois... après... tout sera fini!...

L'enfant, par un effort désespéré, se dressa sur ses petits pieds et poussa un suprême appel :

— Eh ! *Morieu!*... *Mo...rieu!* *Mo...ri...eu!*...

Le vent soufflait dans les hories du chemin ; la nuit était insensiblement venue.

— Hélas ! pensa la désolée, Dieu s'est retiré de nous ; la voix du *pauvre-ti* s'est perdue dans le vent, comme mon bon *Morieu* s'est perdu dans la *mé!*

Le désespoir resta seul dans le cœur de ces malheureux êtres.

L'enfant retomba sur le bord du chemin, la face contre terre, prononçant encore dans la poussière le nom de son père. Mais à peine était-il ainsi qu'il crut entendre de singuliers martellements éloignés. Si la mer apporte parfois des épaves, la terre transmet à de grandes distances des bruits que produisent les objets ou les êtres qui la foulent.

L'enfant ne s'était point trompé. Il put bientôt reconnaître le galop d'un lourd cheval; il crut aussi voir dans les zigzags du chemin une forme haute et volumineuse qui s'avavançait rapidement.

Un nouveau cri, long, aigu et désespéré de l'enfant se fit entendre comme une plainte déchirante.

Une voix puissante répondit, et presque aussitôt un cheval s'arrêta devant la famille éplorée; un homme d'une taille extraordinaire, monté en croupe derrière un autre, en descendit.

C'était Morieu!

La Morieu crut mourir de joie. Pendue au cou du patron, elle semblait ne plus vouloir s'en séparer jamais. Les petits enfants, eux aussi, baisaient, en les mouillant de larmes, les rudes mains du pêcheur.

En peu de mots, le marin raconta aux siens que, ne pouvant rentrer à Trouville, à cause du mauvais état de la mer, il avait quitté le Havre, laissant son embarcation aux soins de ses hommes. Après avoir traversé la Seine, il s'était dirigé vers le moulin de son frère. Celui-ci avait enfourché sa bonne jument et lui, Morieu, était monté en croupe. C'était ainsi qu'il avait le bonheur d'embrasser et de rassurer sa chère femme, avant le retour de l'admirable barque à la solidité de laquelle ils devaient tous la vie.

— Tu vois, femme, ajouta-t-il, je te disais bien que, quand l'étoile remouqua la lune, cela portait bonheur aux pêcheurs. Voici un bon petit sac d'écus qui ne fera pas mal chez nous et chez mes braves compagnons. Demain, ce sera la lune qui remouquera son étoile; oh! alors, nous laisserons le poisson paisible dans la mer. Nous fêterons ici, avec mes bons camarades et leurs femmes, le retour de la *Marie-Henry*.

Quiconque eût eu, en ce moment même, la puissance de dissiper les ténèbres qui couvraient la mer, eût pu voir une belle barque, chargée de toutes ses voiles, doubler la pointe du terrible « *Ratier* », se dirigeant sur Trouville. C'était la *Marie-Henry*, **HOT-25**, portant son vaillant équipage et son bon petit mousse.

C'est une des nombreuses aventures de la longue carrière du patron Morieu; elle m'a été contée par sa vieille femme pendant que je faisais son portrait, sans doute pour abrégier l'ennui d'une trop longue pose.

Le pêcheur est mort depuis peu, chargé d'années. Un de ses fils lui succède à la mer. Puisse l'étoile qui remouqua la lune lui être favorable comme elle l'a été à son brave père!

Deux matelots de la *Marie-Henry*, frères de la veuve Morieu, ont été perdus à la mer.

Le pavillon de la *Marie-Henry*, **HOT-25**, a été conservé comme une précieuse relique dans le vieux coffre de la bonne mère Morieu.

T. RIBOT.

## REVUE DES MAGASINS

Le comptoir de lingerie, aux grands magasins du *Coin de Rue* (6 et 8, rue Montesquieu), présente en ce moment quelques « occasions » remarquables que nous nous faisons un plaisir de soumettre à l'appréciation de nos lectrices. Nous signalerons tout d'abord un peignoir en tissu de mousseline blanche à rayure satinée, au prix incroyable de 7 fr. 50. Il est de forme princesse, d'une coupe excellente, et garni d'un grand volant froncé dans

le bas; l'encolure, les manches et les poches sont ornées de plissés de même étoffe. — Nous avons vu un autre modèle de même genre, mais plus élégant, marqué 17 fr. 50. L'étoffe en est plus fine et le tout est orné de bandes brodées ou de valenciennes.

Nous appellerons ensuite l'attention de nos lectrices sur la sous-jupe de mousseline, remplaçant la balayeuse; le *Coin de Rue* l'a établie dans des conditions exceptionnelles. La hauteur du modèle est de 50 centimètres, y compris le volant plissé qui en a 25. Le prix varie de 2 fr. 95 à 4 fr. 25, selon que la dentelle qui en borde le bas est en fil ou en imitation.

Voici une autre « occasion », toujours au comptoir de lingerie: ce sont des parures dites « bains de mer » en nansouck et mousseline tuyautées ou plissées avec bordure de couleur et dentelle blanche, à 2 fr. 75 (le col et les manches).

N'oublions pas non plus une robe anglaise pour bébé de un à trois ans; l'étoffe est un joli pékin satiné tout blanc et la garniture consiste en bandes de broderie anglaise, avec volant au bas du dos, poches, parements aux manches et col rabattu; prix: 3 fr. 90. — Notons, en passant, les corbeilles remplies de bandes de broderie anglaise au prix étonnant de 45 centimes le mètre, et dont on fait de si jolies garnitures pour costume de bébé et autre.

Les salons de la confection, au *Coin de Rue*, sont toujours très-fréquentés: c'est que les femmes de goût savent y trouver une collection de costumes où l'élégance de la coupe ne le cède en rien à la grâce des retoussés, à l'heureuse disposition des garnitures et à la variété des modèles. Une personne d'un talent éprouvé est là, qui préside à la bonne organisation de tout ce qui concerne cet important rayon; nous ajouterons qu'avec des mesures exactement prises, ou mieux encore avec un corsage, cette dame se charge d'exécuter n'importe quelle toilette, irréprochable comme genre et dans les meilleures conditions de prix.

Un des grands succès du moment est celui du costume auquel on a donné pour titre: la *Surprise*. Etabli en zéphyr de n'importe quelle teinte, il ne coûte que 25 francs et par là répond bien à son nom. Il se compose d'un jupon avec volant plissé, d'une tunique entourée de dentelle torchon, et d'un corsage bébé garni de même. Le col rabattu et le parement des manches sont ornés de dentelle semblable; tous les boutons sont en corozo.

Enfin, nous ne quitterons pas le *Coin de Rue* sans dire un mot du peignoir de bain en tissu éponge, pour homme ou femme, avec grand col et bordure de couleur; nous ne connaissons rien de plus avantageux comme prix: 5 fr. 90 sans manches, et 8 fr. 75 avec manches. Une serviette de toilette de même tissu, avec franges, mérite aussi d'être signalée; elle mesure 1<sup>m</sup>,10 de longueur et ne coûte que 1 fr. 15.

— On trouve en ce moment chez M<sup>me</sup> B. DE NEUVILLE (48, rue Neuf-des-Petits-Champs) un grand choix de postiches en tous genres et de chignons d'une monture fort légère; le tout constitue la collection des plus jolies coiffures de ville ou de soirée qu'on puisse souhaiter. A la mer, aux eaux, à la campagne, on aime à être vite coiffée; d'un autre côté, on n'a pas sous la main de coiffeur expert, et la femme de chambre, dont le service est doublé, n'a pas de temps à consacrer à ce genre de travail. Il s'ensuit que les dames sont livrées à leur propre habileté et qu'elles ne demandent qu'à simplifier la besogne; c'est donc sur leurs prières répétées que M<sup>me</sup> B. de Neuville a fait monter des chignons faciles à placer. Les uns se présentent sous forme de coques entrelacées ou de boucles mignonnes qui s'enroulent capricieusement; pour d'autres, c'est un mélange de coques et de nattes, ou bien un simple *huit*. Les montures sont rondes ou ovales, quelques-unes ouvertes au milieu, ce qui permet à la femme de laisser voir un nœud fait de ses propres cheveux et d'augmenter ainsi l'illusion du naturel.

Nous ne saurions trop insister auprès de nos lectrices sur l'excellente organisation de la maison de Neuville; son installation en appartement est de tous points préférable à celle des boutiques ordinaires. M<sup>me</sup> B. de Neuville est, en outre, à même de vendre les cheveux à des prix fort avantageux, en raison de marchés habilement passés; c'est, de plus, une personne très-consciencieuse, qui ne donnerait jamais une qualité de cheveux pour une autre, — substitution qui se fait, paraît-il, très-souvent, sans qu'on s'en doute.

M. D'A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.